

Poésie québécoise - Accompagnement des eaux

Voix de femmes, voies du désir et de la tendresse

2 septembre 2006 | Hugues Corriveau | Livres

On connaît l'important bulletin informatique que produit Sisyphe à propos de tout ce qui entoure les événements touchant au féminisme ou aux écrits et actions des femmes. Voici que les Éditions du même nom nous proposent un recueil de poésie d'une des éditrices, La Plénitude et la Limite, d'Élaine Audet.

Voix ambrée qui parle le féminin au plus près, dans une sensualité matérielle qui fait appel aux sens, touchant le pourtour des choses comme des signes de vie. Cette «langue tumultueuse s'accorde avec le corps» afin que «la chair libère d'un coup tous ses oiseaux». Élaine Audet parle ainsi dans la «vivance», dans ce qui d'elle et de l'autre sait inscrire le désir: «Je garderais sur les lèvres / Un goût de rosée et de citron / La palpitation éclore dans ma main [...] Dans l'acuité nue de l'instant / Alors tu me donnerais enfin mon vrai nom.»

Cette recherche du geste qui s'accorde au corps de l'aimée, elle en avoue l'urgence en toute simplicité: «J'ai le désir de ton désir à nul autre pareil», car, là, «de vertigineuses funambules / jour après jour / jouent leur vie». Et jamais n'est exclue l'angoisse de la perte, de la fin ou de la mort.

L'instabilité des sentiments comme des présences est prise en compte avec l'exactitude de qui sait regarder les faiblesses comme

les doutes au coeur de cet éphémère passage qu'est la vie. Il faut donc se faire phénix «pour renaître de tout et de rien / de cette mort advenue / Pour que la vie jamais ne meure». En effet, dehors il y a la guerre, dans les écrans les massacres, contre lesquels il faut une parole forte de vivante, et se rappeler que «Toute femme porte dans sa main offerte / Une ligne de vie intacte autour de la mort».

À l'instant, le sourire

Un sourire d'enfant aussi peut ressusciter la joie, produire une parole souple et d'une tendresse inattendue. C'est ce qui suscite l'émergence d'une langue guillerette et souvent drôle chez Katerine Caron dans *Cette heure* n'est pas seule. De prime abord, on pourrait croire à une certaine naïveté toute gentille chez cette auteure qui s'est fait connaître avec un premier livre remarqué au Boréal, *Vous devez être heureuse*.

Sa poésie est teintée d'une réelle candeur devant l'émergence d'une scène anodine, sorte d'équilibre entre un regard ingénu et une méditation d'une grande sagesse, presque orientale: «Un caillou plonge / Délivré / L'eau coule vers la mer / Et nous ne tombons pas», ou encore: «Une coccinelle se noie / Je lui tends mon doigt / Elle monte / Je descends / Ensemble nous marchons / Elle dans ma main / Moi dans sa tristesse». On reste étonné de cette tranquille fascination devant le plus petit témoignage de fragilité.

Se révèle ici une sorte d'incandescence sous-jacente, une sorte d'appel à la survie qui rejaillit dans l'instant du drame de voir. Une femme vit et voit, elle est à la campagne au milieu des insectes et des fleurs, une poète survient alors et dit ce qui émerveille et tremble. La femme-poète raconte les histoires de ce qui fouisse, de ce qui passe, de ce à quoi donne à penser l'instant du soleil sur le mouvement ombré du jardin. Et le temps passe, et l'hiver vient:

«Le bruit est maintenant par terre / Il n'en finit plus de rouler /
Les feuilles glissent sur le chemin / Les branches se taisent / Les
herbes sèches et blondes / Ont le crépitement du grésil / Le vent
n'a plus de ciel.»

Alors, dans la maison, la mère, pendant que l'enfant dort, se
retrouve et écoute: «Quand on mange seule / Il faut se tenir
droite / Car la tête risque de se déverser / À gauche ou à droite /
Il faut la tenir au milieu du monde / Entre le carton de lait et la
fenêtre.» Oh! cette angoisse qui sourd, qui vient toujours, malgré
les petits bonheurs du jour. La poète la connaît et l'assume:
«Après neuf mois de doux flottements / Le petit garçon est né et
m'a laissée seule / Avec ce bout de mort coincé sous le coeur.» Et
devant guettent les absences, les départs, le vieillissement: «Un
adulte, c'est seulement un enfant laissé seul devant la mort.» Ce
beau recueil, fort bien construit, parle juste, et tout bas, de ce qui
se trame derrière les heures.

Collaborateur du Devoir

LA PLÉNITUDE ET LA LIMITE

Élaine Audet

Les Éditions Sisyphes, coll. «Poésie»

Montréal, 2006, 80 pages

CETTE HEURE N'EST PAS SEULE

Katerine Caron

Avec des photographies de Christiane Desjardins

Les Éditions du Noroît, coll. «Initiale»

Montréal, 2006, 96 pages